

I- PRÉSENTATION DE L'AUTEUR

Gaël Faye est un écrivain et artiste-interprète. Il est né en 1982 au Burundi, d'un père Français et d'une mère Rwandaise. Il commence à écrire à l'âge de 11 ou 12 ans, au Burundi. Bientôt, à cause des graves troubles se déroulant au Burundi et au Rwanda, il doit quitter sa région natale. Sa famille s'installe en région parisienne, à Versailles plus précisément. C'est un choc pour Gaël Faye : « La ville, les gens, les saisons... Tout changeait. L'adaptation, le racisme, l'anonymat aussi. C'est une particularité des grandes villes, on peut rapidement être anonyme .» Scolarisé au lycée Jules-Ferry de Versailles, c'est à l'adolescence qu'il découvre le rap, grâce à un ami qui habitait comme lui dans les Yvelines (sud-ouest de Paris). Il lit beaucoup et continue d'écrire. Après le baccalauréat, il fait des études de finances, reste deux ans à Londres puis revient en France en 2008, pour se consacrer à la musique et à l'écriture. Son premier album solo, *Pili-pili sur un croissant au beurre*, paraît en 2013. En 2016, il publie son premier roman *Petit Pays*. Ce livre est un grand succès : il est récompensé par de nombreuses distinctions, comme le Prix roman Fnac et le Goncourt des lycéens. Aujourd'hui, *Petit Pays* est traduit dans une quarantaine de langues. En 2017, Gaël Faye sort son second album *Rythmes et Botanique* dont il a écrit les textes au Rwanda. En 2019, son roman est adapté au cinéma. L'accueil du film semble avoir un peu déçu l'auteur : « Le film est sorti, il a rencontré son public, mais il n'a pas forcément eu le succès qu'il aurait dû avoir. » Ceci est notamment dû à l'épidémie de Covid-19, qui a perturbé la promotion du long-métrage. En 2020, Gaël Faye sort un livre pour enfants intitulé *L'Ennui des après-midis sans fin*. En novembre 2020, Gaël Faye sort son nouvel album *Lundi Méchant* au terme de difficultés liées au contexte sanitaire (l'interprète a notamment contracté la Covid-19 et a mis longtemps à s'en remettre). Il continue d'écrire et souhaite publier d'autres ouvrages.

II- PRÉSENTATION DU ROMAN

En 1992, Gabriel, dix ans, vit au Burundi avec son père Français, entrepreneur, sa mère Rwandaise et sa petite sœur, Ana, dans un confortable quartier d'expatriés. Gabriel passe le plus clair de son temps avec ses copains, une joyeuse bande occupée à faire les quatre cents coups. Un quotidien paisible, une enfance douce qui vont se disloquer en même temps que ce « petit pays » d'Afrique brutalement malmené par l'Histoire. Gabriel voit avec inquiétude ses parents se séparer, puis la guerre civile se profiler, suivie du drame Rwandais. Le quartier est bouleversé. Par vagues successives, la violence l'envahit, l'imprègne, et tout bascule. Gabriel se croyait un enfant, il va se découvrir métis, tutsi, français... « J'ai écrit ce roman pour crier à l'univers que nous avons existé, avec nos vies simples, notre train-train, notre ennui, que nous avons des bonheurs qui ne cherchaient qu'à le rester avant d'être expédiés aux quatre coins du monde et de devenir une bande d'exilés, de réfugiés, d'immigrés, de migrants. » Avec un rare sens du romanesque, Gaël Faye évoque les tourments et les interrogations d'un enfant pris dans une Histoire qui le fait grandir plus vite que prévu. Nourri d'un drame que l'auteur connaît bien, ce premier roman d'une ampleur exceptionnelle est parcouru d'ombres et de lumière, de tragique et d'humour, de personnages qui tentent de survivre à la tragédie.

III- CONTEXTE POLITIQUE ET HISTORIQUE

HUTU / TUTSI

Les divergences entre les hutus et les tutsis ont des origines différentes. Historiquement, les hutus seraient des Bantous¹ originaires du Sud et de l'Ouest, tandis que les tutsis viendraient de la vallée du Nil.

Ces deux peuples partagent la même langue : le kinyarwanda. Leurs coutumes, leurs rites, leurs croyances sont longtemps similaires. Par exemple, avant la colonisation, hutus et tutsis vénèrent le même Dieu : Imana.

Malgré ces similitudes, on rapporte que dès la fin du 19^{ème} siècle, lors de la colonisation allemande, ces deux ethnies se distinguent nettement par leur statut social. Agriculteurs, le peuple Hutu est alors sous la coupe du peuple Tutsi. Ces derniers, minoritaires par leur nombre, constituent une aristocratie qui domine la majorité hutue. La colonisation favorise l'accès des tutsis au pouvoir et à l'éducation. Au début des années 60, la situation s'inverse. Le Rwanda devient indépendant et les Hutus se révoltent et montent à leur tour au pouvoir. De nombreux tutsis fuient alors le pays. En 1961, le parti politique Parmehutu (Parti du mouvement de l'émancipation Hutue) occupe 78% des sièges à l'Assemblée nationale. Dans les années 70, seules 10% des places dans les écoles, les universités et les emplois sont accordées aux tutsis.

Habités par leur théorie raciale, les allemands puis les belges vont façonner et transformer ces deux groupes en races distinctes. Si hutus et tutsis se différenciaient avant l'arrivée des colons, ceux-ci ont donné à ce clivage social une allure raciale.

¹ Locuteur d'un vaste groupe linguistique qui couvre la plus grande partie de l'Afrique centrale et australe.

INDÉPENDANCE DU RWANDA

Le 1^{er} juillet 1962, le Rwanda proclame son indépendance. Le président Grégoire Kayibanda, leader du mouvement Hutu, est élu président de la nouvelle république dans un contexte de forte tension entre la communauté hutue et la communauté tutsie. L'idéologie raciste sert de fondement à l'état rwandais postcolonial. Dès l'indépendance, les tutsis (environ 15% de la population) sont victimes d'un véritable apartheid. Fuyant les massacres, les pogroms et les persécutions en 1962 et 1963, les tutsis se réfugient par centaines de milliers dans les pays voisins, Ouganda, Burundi, Zaïre. Ils n'abandonneront jamais l'idée de revenir sur leur terre. Après plusieurs vaines tentatives de retour, ils créent dans les années 80 en Ouganda une organisation politico-militaire : le FPR, le Front Patriotique Rwandais. Les exilés tutsis ont désormais leur armée.

LE BURUNDI, LE PAYS VOISIN

Le Burundi compte environ 12 millions d'habitants et sa superficie équivaut à celle de la Bretagne. Depuis son indépendance en 1962, concédée par la Belgique, le pays a été secoué par des guerres civiles opposant le plus souvent hutus et tutsis. Elles ont lieu en 1965, en 1972 (avec un premier génocide : 200 000 hutus sont tués par l'armée tutsie), en 1988, en 1991 et, pour finir, en 1993. Jusqu'à cette date, la minorité tutsie détenait les rênes du pouvoir (Pierre Buyoya, un tutsi, est alors l'homme fort, il détenait le pouvoir entre 1987 et 1993, et le reprendra plus tard entre 1996 et 2003).

LA GUERRE

Le 1^{er} octobre 1990, le FPR (Front Patriotique Rwandais créé par les tutsis) lance ses troupes à l'assaut du Rwanda et de son régime hutu. L'offensive du FPR connaît un succès immédiat mais éphémère. Le président hutu du Rwanda, Juvénal Habyarimana, parvient à sauver la situation, en obtenant l'intervention de troupes françaises, belges et zaïroises. Le régime hutu repousse alors les combattants du FPR. Mais la guerre ne fait que commencer : elle durera 4 ans. Dès les premiers jours du conflit, tous les civils

tutsis sont désignés par le régime comme des complices biologiques du FPR. Des milliers d'entre eux sont jetés en prison. Soucieux de ne pas perdre son influence en Afrique et considérant la minorité tutsie et le FPR comme lié au monde anglo-saxon, la France apporte un soutien sans faille au pouvoir hutu. C'est dans ce cadre que de 90 à 94, le régime Habyarimana va tout faire pour transformer la guerre politique qui l'oppose au FPR en une guerre raciale qui opposerait hutus et tutsis.

LES ACCORDS D'ARUSHA

Depuis son coup d'état de 1973, le général président Juvénal Habyarimana impose au Rwanda une dictature dirigée par un parti unique. Mais à la fin des années 80, une grave crise économique frappe le pays. Le mécontentement social grandit et une opposition politique s'organise à l'intérieur même du Rwanda. Des centaines de milliers de Rwandais, hutus comme tutsis, descendent dans les rues et exigent la démocratisation du régime. Face à la montée en puissance de l'opposition intérieure et à la pression militaire du FPR, Habyarimana est acculé à des compromis. Officiellement, il reconnaît le multipartisme et engage des négociations avec le FPR et l'opposition intérieure. C'est le processus de paix d'Arusha. Mais en réalité, Habyarimana sait bien que toute véritable concession affaiblirait son pouvoir, il va alors systématiquement diaboliser les tutsis et se poser en défenseur de la race hutue. Il bloque les accords d'Arusha qui prévoyaient notamment les troupes du FPR dans l'armée gouvernementale. Ce double discours va amener Habyarimana à dénoncer violemment les accords qu'il avait lui-même signé.

En février 1993, lassé par le double jeu d'Habyarimana, le FPR lance une offensive militaire de grande envergure et inflige une déroute aux forces gouvernementales hutu. Un million de hutus prennent la fuite.

L'ANNÉE 1993

Le 21 octobre 1993, au Burundi, le président Melchior Ndadaye est assassiné par des militaires tutsis lors d'une tentative de coup d'État. Le président étant hutu et ses tueurs tutsis, cet événement est un cadeau du ciel pour les fanatiques rwandais.

Les hutus veulent venger la mort de leur président et s'attaquent aux tutsis, qu'ils jugent responsables du meurtre. L'armée, voulant protéger les tutsis, riposte contre les hutus. Les dirigeants, essentiellement des tutsis, ne parviennent alors pas à consolider leur pouvoir ; le pays s'enfonce dans la guerre civile. En 1993, la population fuit le Burundi durant le génocide. Durant la guerre civile, Sylvie Kinigi (à l'époque premier ministre) devient de facto cheffe de l'État. Quelques mois plus tard, en février 1994, l'assemblée nomme comme président Cyprien Ntaryamira (du Frodebu, parti de la majorité hutu). Ce dernier meurt 2 mois plus tard, le 6 avril 1994, alors qu'il était à bord de l'avion présidentiel du chef d'État Rwandais Juvénal Habyarimana.

L'ATTENTAT DU 6 AVRIL ET LE DÉBUT DU GÉNOCIDE DES TUTSIS AU RWANDA

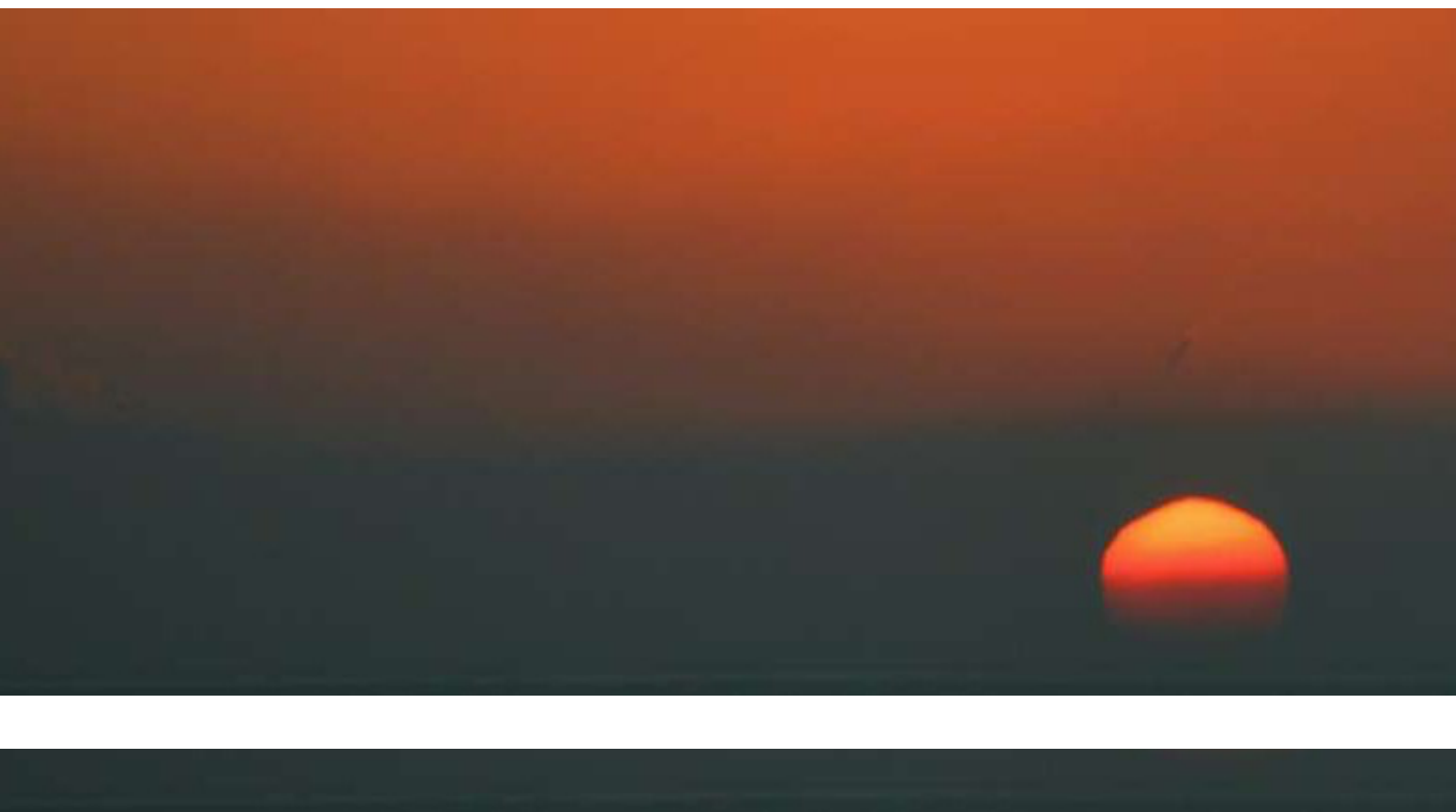
Le 6 avril 1994, l'avion présidentiel est donc abattu par deux missiles alors qu'il amorce sa descente sur Kigali. Les extrémistes hutus, le FPR et même l'opposition intérieure avaient tous de bonnes raisons d'en vouloir à la vie du président. L'attentat est le signal de départ du génocide. Dès que la radio des Mille Collines diffuse la nouvelle, les massacres commencent à Kigali.

En trois mois, entre 800 000 et un million de tutsis, hommes, femmes et enfants, sont exterminés au Rwanda.

FIN DU GÉNOCIDE

Paul Kagamé, chef du FPR, mène alors une nouvelle offensive contre le gouvernement Rwandais. Victorieux, le FPR finit par contrôler l'essentiel du pays le 17 juillet 1994 ; le génocide des tutsis prend fin. Paul Kagamé deviendra par la suite vice-président et, à compter de 2000, président du Rwanda. Beaucoup de zones d'ombre subsistent encore autour de l'attentat de 1994 puis le génocide qui s'ensuivit. On reproche aux institutions présentes sur place leur passivité face aux massacres : ainsi, l'ONU est critiquée pour ne pas avoir assez pris en compte les menaces réelles qui existaient à l'encontre des tutsis ; faute de préparation et de moyens, la force des Casques Bleus de l'ONU n'a pas été en mesure de protéger efficacement la population. D'autres accusations plus graves visent la France : le pouvoir français (sous

la présidence de François Mitterrand) est accusé d'avoir soutenu le régime hutu contre le FPR à partir des années 90 en offrant un soutien diplomatique, financier et militaire. Le pays est donc impliqué dans les massacres puisqu'il aurait équipé le régime Rwandais, qui se rendra coupable de génocide. Ces critiques semblent légitimes : en 2020, le Conseil d'État a rendu accessibles des archives concernant la politique de la France au Rwanda, à la demande de François Graner, physicien et directeur de recherche au CNRS. Selon lui, le constat est amer : « Plus on avance et plus le tableau est accablant. À aucun moment, de 1990 à 1994, on n'observe de panique ou d'aveuglement à Paris (...) La politique de la France qui est appliquée au Rwanda est celle des décideurs, en particulier d'un petit noyau autour de François Mitterrand. » Pour ce chercheur, « la politique française qui a été menée [soucieuse de protéger son influence face aux anglophones] est une complicité de génocide, au sens précis de "soutien actif, en connaissance de cause". » Le rapport Duclert de 2021 pointe le double jeu d'Habyarimana, feignant le rôle de conciliateur devant la France, tout en dirigeant un « régime raciste, corrompu et violent » au Rwanda. Aujourd'hui encore, les relations diplomatiques entre la France et le Rwanda restent tendues.



IV- THÈMES ABORDÉS DANS L'ŒUVRE DE GAËL FAYE

Extrait du livre de Frédéric Lippold. Fiche de lecture illustrée - *Petit Pays*, de Gaël Faye
Résumé et analyse détaillée de l'œuvre (French Edition) (pp. 60-63).

LE PARADIS PERDU ET LA NOSTALGIE DE L'ENFANCE

Comme l'indique Gaël Faye, *Petit Pays* « c'est surtout un roman qui aborde la question du paradis perdu. » L'auteur partage sa nostalgie et ses souvenirs d'enfance : relations parents-enfants, les activités, conversations et bêtises entre amis, l'ennui de certains après-midis et certains événements marquants. Chacun peut s'identifier, à sa manière, aux personnages du roman. De plus, le point de vue du jeune Gabriel évoquera certains de nos souvenirs d'enfance (comme les premiers sentiments amoureux). La chute de ce paradis est brutale. Les premières douleurs commencent avec le divorce des parents, puis le vol du vélo. Toutefois, on est marqué par le contraste entre ces premières péripéties du roman et la suite du livre. En effet, les difficultés subies par Gabriel au début du roman paraissent légères au regard de ce qu'il s'apprête à vivre. Même si le livre évoque la douleur liée à la perte du « paradis » de l'enfance, il reste un ouvrage chargé d'émotions positives. L'auteur a ainsi dit : « Je n'ai pas eu besoin de ce livre pour déposer un fardeau ou pour être dans une forme de thérapie par l'écriture. La musique m'avait permis déjà de franchir ce pas. Ce roman, je l'ai écrit beaucoup plus en souriant qu'en pleurant. »

UN ROMAN D'APPRENTISSAGE

Ce roman ne manque pas de rappeler un genre populaire dans le passé, celui du roman d'apprentissage (aussi connu sous le nom de roman de formation, ou roman initiatique). Il y est question d'un héros qui se forge au travers d'épreuves, lesquelles

vont le faire mûrir. Dans *Petit Pays*, Gabriel traverse des difficultés croissantes : certaines expériences malheureuses sont assez triviales, à commencer par la perte du vélo. La séparation des parents est plus douloureuse. Puis la situation devient insoutenable lorsque le pays sombre dans le chaos et qu'il doit fuir de son pays natal. Ces épisodes douloureux ont fait brutalement passer Gabriel de l'enfance à l'âge adulte. Gabriel, comme Gaël Faye (son alter ego), est nécessairement marqué par les cicatrices indélébiles du passé.

LE RACISME ET L'INSOUCIANCE DES COLONS

Dès le chapitre 2, on observe l'attitude méprisante et condescendante des colons européens envers les Africains. Ainsi, le Français Michel traite son cuisinier africain de « con », tandis que son ami Jacques insulte son propre cuisinier en l'appelant « macaque ». Cela n'empêche pas une certaine proximité avec les domestiques ; ces derniers sont pris dans une relation maître-esclave, et se soumettent bon gré mal gré aux humeurs de leurs patrons, se forçant à plaisanter avec eux (lire les échanges entre le colon Jacques et son cuisinier Évariste, au chapitre 2). L'attitude des époux Von Gotzen, et en particulier de la femme, est éloquente : on voit qu'elle s'inquiète davantage pour son cheval Attila que pour les habitants du pays. Cette attitude très égoïste est propre à certains colons, qui pensent que tout leur est dû, et qui ne montrent aucune empathie envers les indigènes (c'est-à-dire ceux qui sont nés dans le pays en question).

LES PRÉJUGÉS ENVERS LES PAYS AFRICAINS

Certains passages illustrent la pitié (parfois mal placée) ressentie par beaucoup d'Occidentaux envers les Africains, de façon générale. Ainsi, dans la lettre du chapitre 7, le post scriptum de la petite témoigne d'un sentiment inconscient de supériorité : « PS : As-tu reçu le riz qu'on vous a envoyé ? » ; la jeune fille pense sans doute que la majorité des Africains souffrent de malnutrition. On peut imaginer que, tout naturellement, son école aura organisé une collecte de riz pour le Burundi. Se donnant bonne conscience, les adultes auront sensibilisé les enfants sur la pauvreté extrême de ces pays africains, sans apporter beaucoup de nuances. Cet envoi de riz reflète un

certain manque de discernement de la part des adultes ; l'école française du Burundi regroupe des enfants d'une catégorie socio-professionnelle élevée, à l'abri du besoin. Aujourd'hui encore, beaucoup d'Occidentaux voient l'Afrique comme un continent homogène, très en retard, sans infrastructures décentes, frappé par la malnutrition et la famine. Or, l'Afrique regroupe un ensemble de pays très différents, avec de fortes inégalités, comptant des régions parfois très modernes et bien équipées, tandis que d'autres restent engluées dans la pauvreté. Certains pays africains sont très dynamiques et connaissent une croissance impressionnante, surtout comparée à celle des pays d'Europe. Ils attirent aussi beaucoup de capitaux étrangers, notamment ceux de la Chine depuis quelques années. Ainsi, le roman *Petit Pays* est l'occasion de remettre en question le point de vue de l'Occidental par rapport aux habitants de l'Afrique.

LES CICATRICES PROFONDES DE LA GUERRE

L'œuvre nous enseigne que les conséquences de la guerre sont très douloureuses, et s'ancrent profondément en nous. L'exemple d'Yvonne, la mère de Gabriel, est frappant : elle n'a pas été une victime physique des combats, mais est meurtrie au plus profond de son être. En effet, elle a vu plusieurs membres de sa famille tués en l'espace de quelques jours, et a été témoin des violences perpétrées sur les civils. De fait, elle s'isole et se coupe des autres, incapable de mener une vie sociale normale ; on observe une fracture entre la personne d'avant, et celle d'après. Elle développera alors une forme de folie. Yvonne ne supporte plus qu'elle soit parmi les survivants alors que tant d'autres sont morts : c'est ce qu'on appelle, en psychologie, la culpabilité du survivant. Il est en effet fréquent que des rescapés de massacres ou d'accidents soient rongés par la culpabilité, et aient le sentiment d'avoir « trahi ». Ce syndrome a été très étudié après la Seconde guerre mondiale, car de nombreux rescapés des camps de concentration ressentaient les mêmes émotions négatives (ainsi que les symptômes attachés : fatigue, anxiété, dépression, retrait social...). Cet état se manifeste logiquement chez les rescapés du génocides rwandais de 1994. Comme le relate l'Agence France Presse : « De nombreux rescapés ont expliqué (...) qu'ils auraient préféré mourir pendant le génocide, portant en eux le fardeau de celui qui est resté alors que les parents, frères, sœurs ont été massacrés. "Pourquoi moi ?" se torturent-ils. Mais aussi parce que ces survivants (...) ont traversé les ténèbres du génocide, subi d'atroces souffrances, vu des violences inouïes. » Albertine, rescapée de justesse, précise : « En vérité, aucun rescapé ne peut passer une journée sans y penser ; chaque

geste te rappelle un membre de ta famille, une amie... mais il ne faut pas y penser tout le temps, car il faut bien vivre. » Aujourd'hui, les psychologues relient ces affections au « choc post-traumatique » : il s'agit de troubles psychiatriques qui surviennent après un événement traumatisant. Cela se traduit par une souffrance morale et des complications physiques, qui altèrent profondément la vie personnelle, sociale et professionnelle. Tout ceci nous montre que les conflits armés ont des conséquences très néfastes, sur les civils comme sur les militaires (on observe hélas un taux de suicide élevé chez les vétérans qui ont quitté les zones de conflit et sont revenus à la vie civile). Comme on le lit au chapitre 26 : « Le génocide est une marée noire, ceux qui ne s'y sont pas noyés sont mazoutés à vie. »

V- UNE ADAPTATION THÉÂTRALE

L'ÉTINCELLE, PAR FRÉDÉRIC R. FISBACH

Quand j'ai lu le roman de Gaël Faye, j'ai été bouleversé par le destin de Gaby, spectateur et acteur au Burundi des conséquences du génocide contre les tutsis au Rwanda. Gaël Faye a écrit un premier roman initiatique où le personnage principal, Gaby, dix ans au début de l'histoire, entre dans l'adolescence alors que le Rwanda voisin va basculer dans le génocide contre les tutsis en 1994. Gaby est installé avec sa famille à Bujumbura, à moins de trois heures de route de Kigali.

Petit Pays est écrit à hauteur d'enfant, il raconte l'entrée dans l'adolescence de Gaby qui est pris entre deux conflits écrasants. D'un côté les parents, jouets d'une histoire venue de loin (l'Histoire Coloniale) se disputent. Et de l'autre, par la montée d'un

racisme sourd et violent, sur fond de jeux initiatiques au sein de la bande à laquelle appartient Gaby. Il s'agit de devenir un homme et de choisir son camp.

Gaël Faye dit souvent qu'il a les deux pieds dans trois pays, la France et le Rwanda entre lesquels il partage sa vie, et le Burundi où il est né. Son « héros », Gaby, a la double nationalité burundaise et française. Il est à part, lui le métisse, né d'une mère rwandaise exilée au Burundi et d'un père expatrié français, qui reste là parce qu'ici, à Bujumbura, « il est quelqu'un ». Gaby est entre les deux, entre tout.

Petit Pays a reçu le prix Goncourt des lycéens et connaît un succès en librairie incroyable, il est maintenant étudié au collège. Comme si une grande partie de la jeunesse française se retrouvait dans cette histoire initiatique d'un enfant métisse, à cheval entre deux cultures, qui « s'exile » en France. Issu moi-même d'une histoire d'exils successifs, ce déracinement trouve un écho puissant chez moi, même si la couleur de ma peau ne dit rien de mes origines lointaines et me confère un « privilège » : celui de passer inaperçu. Presque, puisqu'on me prend toujours pour un alsacien... Une grande partie de la jeunesse française est issue d'une histoire de l'immigration et a au moins un parent ou un grand parent qui n'est pas né en France métropolitaine. Être métisse, c'est porter en soi et sur soi la question d'une identité hors-sol, jamais en repos, errante. C'est aussi, quand on est français, apprendre que la culture de ce pays est puissamment marquée par cette histoire du métissage et plus largement du rapport à l'étranger. Même si le rapport à ce passé souvent tragique est complexe, âpre, et que des efforts et du courage sont nécessaires pour affronter l'Histoire. Je suis né à la fin des années soixante. La seconde guerre mondiale était encore très présente, nul ne l'ignorait et tous nous avions connaissance de la Shoah. J'ai grandi et fait mes premiers pas de metteur en scène adossé au tabou de la représentation de ce génocide. Depuis le temps est passé et je me rends compte à chaque fois que je suis face à des jeunes gens que cette histoire est devenue lointaine. Elle les concerne en général assez peu, quand ils ne la méconnaissent tout simplement pas.

Le génocide contre les tutsis au Rwanda, par sa proximité historique et aussi parce qu'il s'est déroulé sur le continent africain, est lui en revanche encore présent et proche de beaucoup d'entre eux. Cette histoire de la destruction massive de l'autre parce qu'il est l'autre, de cette folie haineuse de l'autre, leur parle.

Combattre notre propre ignorance, c'est ne pas nous figer dans une connaissance du passé qui serait acquise une fois pour toute. Quand cela est nécessaire ou souhaitable,

c'est oser nous engager collectivement, sans tabou, dans la reconnaissance des responsabilités de ceux qui étaient avant nous. Il n'y a que comme cela que nous pourrions espérer réparer un peu les injustices passées et construire un avenir commun.

J'ai eu envie de m'adresser à cette jeunesse, à cette France que j'aime pour sa capacité à accueillir l'autre, même si cette culture de l'accueil est aujourd'hui mise à mal par les communautarismes et les politiques anti-migratoires.

L'entrée par l'enfance que propose Gaël Faye dans cette amputation récente d'une partie de l'humanité est aussi l'occasion d'interroger la question du métissage.

Lors d'une rencontre avec l'équipe, Gaël nous a confié qu'il portait un regard différent sur Gaby aujourd'hui : Gaby pour lui, malgré toute l'empathie qu'il peut susciter, est un être qui ne choisit pas et ce non-choix est problématique. J'ai trouvé cela sévère, j'ai essayé d'argumenter... « On a toujours le choix ! » a-t-il ajouté. Cela m'a beaucoup troublé, tant Gaby me semblait être avant tout une « victime » de l'Histoire.

Après coup j'ai compris qu'il y avait dans mon interprétation une paresse, qui n'est certainement que le masque d'une peur, à lire Gaby à travers le prisme de la victime. Et que si l'Art « sert » à quelque chose, c'est parce qu'il nous met en rapport avec la sensation d'être vivant, que nous soutenons trop peu dans notre quotidien, et qui nous fait trop souvent défaut dans nos choix.

J'ai relu le roman avec ce « On a toujours le choix » en tête. La lecture en a été complètement métamorphosée. Enfant puis adolescent, je me posais souvent la question de ce que j'aurais fait si j'avais grandi sous l'occupation ? J'aurais fui ? J'aurais résisté ? Ou j'aurais tenté de survivre en me disant que je n'avais que ce choix-là ? Le roman de Gaël Faye pose cette question. De même qu'il éclaire les conséquences dévastatrices de ces rendez-vous manqués avec soi-même, avec la part d'humanité dont chacun est détenteur et qu'il peut choisir d'étouffer ou d'exalter.

J'ai rarement senti avec autant d'intensité la question de la responsabilité que pour ce projet d'adaptation de *Petit Pays* à la scène. Responsabilité vis-à-vis d'un génocide qui me « toucherait de loin ». Je n'ai pas de proche dans les victimes, ni dans les génocidaires, pourtant ce génocide me regarde en tant que « citoyen du monde », une notion avec laquelle j'ai grandi et à laquelle je suis très attaché. En tant qu'humain donc. En tant que français ensuite puisque le gouvernement français de l'époque a

clairement joué un rôle dans l'enchaînement des événements avant le début du génocide, et après en permettant la fuite de beaucoup de génocidaires.

Responsabilité aussi vis à vis d'un roman qui est presque devenu un phénomène tant il a été lu, partagé, primé, il a été porté à l'écran et il est aujourd'hui traduit dans plus de quarante langues. Quoi rajouter ? Qu'est-ce que le théâtre peut ajouter ou dire que le roman ne dirait pas ? Il y a à dire, mais autrement. Rendre sensible le projet de Gaël Faye autrement. En posant un autre regard, le mien et celui de l'équipe qui m'accompagne. Il y aura à enlever, à réduire, à creuser, à faire des choix pour arriver à un poème scénique.

Ce qui est excitant avec ce projet c'est que beaucoup de spectateurs viendront au théâtre alors qu'ils auront déjà lu ou étudié le texte, ou encore vu le film. C'est rare pour un auteur vivant. Cela propose au spectateur une aventure différente, dans laquelle il s'agit moins de découvrir une histoire que de confronter sa propre interprétation à celle d'autres. Un projet, ça naît d'un coup de cœur, ça naît et se nourrit de rencontres. La rencontre avec le roman puis avec la personne de l'auteur de *Petit Pays* ont été déterminant dans le désir de passer à l'acte. Gaël Faye est un de ces humains dont la fréquentation rend meilleur.

Ils seront six sur le plateau de *Petit Pays*. Elles et ils sont noirs, blancs, français ou étrangers. Ce métissage est essentiel pour moi. Couleur de peau et accent sont les marqueurs de la France contemporaine, elle se voit et s'entend dans la rue. Il y a trente ans, quand j'ai commencé à mettre en scène, le plateau de théâtre était essentiellement blanc et parlait sans accent. J'entendais les discours sur la démocratisation culturelle. Nous devions nous adresser à tous mais nous n'étions pas représentatifs de tous, les plateaux encore moins. Ce décalage était insensé. Aujourd'hui les choses changent, et le plateau est de plus en plus à l'image de la rue en bas de chez moi. J'ai le sentiment d'être moins seul et c'est heureux.

Je tiens à raconter une histoire, simple et directe.

« La poésie est pour moi une sorte d'orage mental qui fait pleuvoir du verbe en mouvement. ».

J'aimerais que cette phrase de Bernard Noël mort le 13 avril 2021 nous éclaire tout au long de la création et du jeu de *Petit Pays*.

Frédéric R. Fisbach, Bucarest, le 29 avril 2021.

Comment parler aujourd'hui au théâtre du génocide des tutsi du Rwanda ? Comment travailler la mémoire traumatique et évoquer ce qui se transmet à travers les générations ? Comment appréhender cet événement non comme appartenant au passé mais bien à notre présent le plus strict et à notre avenir ?

Une des forces du roman de Gaël Faye est de s'écrire depuis le pays voisin, le Burundi, et de nous permettre de découvrir un autre point de vue sur la situation politique de l'Afrique de l'Est dans les années précédant le génocide. Une autre de ses forces est de s'écrire à hauteur d'enfant. Que peut nous apprendre le regard d'un enfant sur les tensions et les violences politiques d'un pays, sur les haines interethniques, sur la présence des puissances occidentales, sur les racismes importés des sciences coloniales ? Et celui de l'adulte devenu qui sent que quelque chose n'a pas été transmis et demeure de l'ordre de l'irreprésentable ?

Comment représenter au théâtre ce qui est justement irreprésentable ? Comment nommer ce qui n'avait alors pas de mot pour se dire en kinyarwanda ? Adapter un roman pour le théâtre est toujours une gageure. Il s'agit tout à la fois d'être fidèle à la singularité farouche d'une œuvre, tout en trouvant les axes qui permettent à la littérature de créer présent et espace, de proposer une expérience théâtrale. Je me propose ici de vous exposer quelques axes sur lesquels nous souhaiterions partir pour cette adaptation :

C'est par l'histoire de ce jeune homme qui soudainement se sent étranger à lui-même et aux autres que le roman démarre. Exilé du pays natal, hanté par le mutisme d'une mère devenue folle après le génocide, il se doit de revenir sur les lieux pour retrouver le chemin de sa vie. Cette nécessité du retour fait symbole pour nous d'une société en général qui ne peut plus avancer tant qu'elle ne s'est pas confrontée à ce qui a été passé sous silence, tant qu'elle ne s'est pas réappropriée ses récits manquants.

Pour être au plus près de l'écriture romanesque comme pour affirmer la dimension collective de ce récit, nous souhaiterions développer un chœur comme instance narrative principale. Sur scène, une troupe nous racontera l'histoire de Gabi. À partir de ce récit choral, les acteurs et actrices incarneront les différents personnages dans la pure tradition du théâtre épique.

Nous souhaiterions également travailler une structure en tableaux. Nous modifierons l'ordre des chapitres proposés par le roman et les regrouperont en fonction d'un ou de plusieurs personnages. Il y aurait, par exemple, un tableau intitulé « La Bande » qui réunira tous les chapitres du roman consacrés au groupe d'enfants. Un autre tableau s'intéressera au cuisinier hutu, Prothé, un autre à celui d'Innocent sur les enjeux des tutsis du Burundi, un autre sur le personnage de Pacifique et les enjeux du FPR, etc... Entre ses tableaux, l'histoire de Gabi continuera d'être racontée, la correspondance avec Laure pourra rythmer le récit et évoquer les relations entre la France et le Burundi. Yvonne, la mère, sera, quant à elle, présente peut-être en permanence, comme une ombre ou un spectre, tant elle incarne à elle seule les enjeux de mémoire et sans doute la raison pour laquelle tout ce récit s'écrit, les souvenirs d'enfance et de guerre adossés à son vertigineux mutisme.

Sur l'écriture en tant que telle - tout en restant le plus fidèle possible à l'auteur - des modifications seront nécessaires pour déployer une théâtralité. Il s'agira par exemple de passer des paragraphes au style direct. Ce passage, page 13, dans le prologue : « Tu n'y trouveras rien, à part, des fantômes et un tas de ruine », ne cesse de me répéter Ana, qui ne veut plus jamais entendre parler de ce pays maudit. (-) Ma vie est ici en France. » pourrait devenir : « ANA. – Je ne veux plus jamais entendre parler de ce pays maudit. Tu n'y trouveras rien, à part des fantômes et un tas de ruine. Ta vie est ici en France. » Certains passages écrits à la troisième personne du singulier pourront être passés à la première ou inversement.

Travailler la théâtralité d'un roman comme celui de *Petit Pays* implique à l'heure qu'il est de laisser ouvert au maximum les possibles formels. Beaucoup de choses se trouveront en dialogue également avec le plateau au moment des répétitions. Beaucoup de passage pourront être pris en charge dans le travail de la mise en scène, le sonore comme le travail scénographique et chorégraphique, participeront à la création de cette enfance perdue. Quoi qu'il en soit, il est certain que faire théâtre autour de ces enjeux de mémoire, de transmission et de réappropriation d'une histoire, à la croisée de trois pays (Le Rwanda, le Burundi et la France), nous oblige à la plus grande vigilance et au plus grand engagement pour restituer la puissance de l'univers proposé par Gaël Faye.

Samuel Gallet, février 2022

VI- L'ÉQUIPE ARTISTIQUE

Conception et mise en scène : Frédéric R. Fisbach

Dramaturgie et Adaptation : Samuel Gallet

D'après le roman éponyme de Gaël Faye, texte édité aux Éditions Grasset et Fasquelle

Avec Lorry Hardel, Marie Payen, Nelson Rafael Madel, Ibrahima Bah, Nawoile Saïd-Moulidi, Anaïs Gournay

Collaboration : Bernardo Montet

Scénographie : Amélie Vignals

Création son : Jérôme Castel

Création lumière : Kelig Le Bars

Conseil à la vidéo : Benoît Lahoz

Costumière : Jennifer Minard

Régie générale : Carole Van Bellegem

Assistanat à la mise en scène : Léa Rivière

Régisseur lumière : Bruno Azevedo

Régisseur son : Laurent Vantaux

Production

Ensemble Atopique II, cie conventionnée par la DRAC - PACA et la ville de Cannes

Coproduction

Châteauvallon-Liberté - Scène nationale de Toulon, Théâtre des Quartiers d'Ivry - CDN du Val de Marne, La Criée - Théâtre national de Marseille, Tropic Atrium - scène nationale de Martinique, Théâtre Montansier/Versailles, Les Célestins - Théâtre de Lyon, GRRRANIT - Scène nationale de Belfort/France, Le Pôle Arts de la scène - Friche Belle de Mai (Marseille), la Fondation pour la Mémoire de la Shoah - Paris

Avec le soutien de la Région Sud-PACA, du ministère de la Culture et de la Communication, de la Fondation pour la Mémoire de la Shoah, de la Colline Théâtre national, de Montévidéo, Centre d'Art, de l'ENSAD de Montpellier et de l'Institut Français du Rwanda.

Partenaire diffusion MC2 Grenoble - Scène nationale, Le Cratère - scène nationale d'Alès, Le Figuier Blanc (Argenteuil), La Faïencerie (Creil)